Mouvement
Janvier – Février 2017



David Gieselson joue aux chaises musicales

Fragments d'un discours politique

Faut-il être complètement ringard pour mettre en scène l'histoire d'amour idéale d'un couple d'intellos de gauche des années 1970 ? David Geselson prend le risque et évite l'écueil. Son adaptation de *Lettre à D.* d'André Gorz, glisse doucement du mythe de l'amour à l'acte de résistance politique.

Texte : Orianne Hidalgo-Laurier
Photographie : Écoute Chérie, pour *Mouvement*

Dans un restaurant du 4e arrondissement de Paris, les lèvres se crispent à la vue du prix de l'expresso. Démultipliée par une enfilade de miroirs et de dorures, la lumière qui traverse la verrière est aveuglante. « *Ça pue le chic dégueulasse ici, c'est ignoble.* » De toute évidence, David Geselson n'a pas donné rendez-vous dans son café préféré. Pour sa seconde création, l'auteur et metteur en scène préfère recevoir dans un salon qui respire les années passées d'un couple, une heure avant qu'il ne se donne la mort... *Doreen* est l'histoire de Doreen Keir et Gérard Horst, suicidés ensemble en 2007. Un an après la parution d'une lettre d'amour poignante que Gérard dédie à son épouse et qu'il publie sous son pseudonyme d'essayiste et précurseur de l'écologie politique : André Gorz. « *Gérard et Doreen sont un mythe, comme Tristan et Iseult : un couple qui dure 58 ans et qui meurt ensemble. Génial ! Et je fais comment moi pour tomber amoureux ? Comment tu fais pour aimer quand t'as lu* Lettre à D. ? *T'es forcément nul.* » Quand David Geselson découvre ce livre à sa sortie en 2006, c'est un coup d'éclair. Loin de se sentir intimidé par la perspective du défi, le jeune auteur pensait tenir la pièce idéale. Il écrirait un monologue pour elle, la fameuse D. et la véritable Doreen, une femme fascinante d'intelligence cynique, que l'on peut tout juste fantasmer. Ce serait une réponse à la lettre de son mari... Mais le texte s'est avéré immontable. Alors David Geselson a écarté le projet sans abandonner complètement *Lettre à D.* dont il puisera des éléments pour s'attaquer au mythe, plus personnel, de son grand-père Yahouda. *En route-Kaddish,* sa première création mise en scène en 2014 avec Élios Noël, retrace le parcours de ce juif lituanien, rescapé de l'holocauste et pionnier d'Israël.

Romantique autocontrarié

Derrière son attitude de jeune rêveur pourfendu par la banalité de son sort, David Geselson, « *déjà 36 ans* », ne s'identifie ni à un héros, ni à un tombeur. « *J'ai toujours fait plus que mon âge, j'ai été chauve trop tôt* » badine-t-il en effleurant son crâne. Une aubaine, en particulier pour interpréter le rôle de Gérard – qui condense 60 ans de vie en une heure – ou celui de l'avocat de la défense dans *Bovary* de Tiago Rodrigues. « *Ce qui compte en tant qu'acteur, c'est d'être une surface de projections.* » Le comédien, diplômé du conservatoire national en 2003, s'avoue dénué d'imagination et incapable d'écrire une histoire d'amour. Entre deux allusions à *Poèmes à Lou* de Guillaume Apollinaire et *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes, il confie, en rougissant presque, fondre devant *Sur la route de Madison* de Clint Eastwood (regardé 12 fois) et *Eternal Sunshine of the Spotless Mind* de Michel Gondry (regardé 150 fois). Cette note de romantisme, chez le spectateur qu'il est, s'estompe chez l'auteur, qui récolte sa matière au cours d'un travail d'enquête minutieux : « *Aller chercher dans les archives d'André Gorz et fouiller dans l'histoire comme un élève de seconde, c'est un énorme déclencheur d'écriture.* »

Surenchérir sur des mythologies écrasantes telles que la construction d'Israël ou l'amour avec un grand A ? Très peu pour lui. Même après avoir avalé pléthore de livres, d'articles et d'anecdotes, recueillies auprès de ses proches ou ceux du couple, l'habileté de David Geselson est de ne pas en dire trop. Sous son écriture fragmentaire vibre un équilibre subtil entre les faits, les

mémoires et les inconscients – les siens et ceux de ses « cocréateurs », comme Laure Mathis qui interprète le rôle de Doreen. Que ce soit l'impérialisme des colons israéliens en Palestine, la maladie de Doreen ou le suicide du couple, la violence « objective » (qu'il nomme « *déchirures du réel* ») perfore la sphère intime par détails suggestifs. Le dramaturge se méfie des affirmations toujours très risquées au théâtre. « *Par contre, affirmer l'entre-deux et l'indécision, d'accord. Que ça puisse vibrer, se péter la gueule ou que ça ne soit jamais fini, à mort ! Le reste, la vérité, les définitions...* » Sa voix s'amenuise dans un hochement de tête lourd de sous-entendus.

L'auteur de *Doreen* se garde bien de circonscrire l'amour et s'en moque. Dans ce domaine, « *les pronostics sont toujours déjoués...* » Et c'est à partir de cette confrontation avec l'indéfinissable et l'indicible que travaille la compagnie Lieux-dits qu'il a fondée en 2009 : « *Un lieu-dit c'est un lieu dont on a eu besoin de dire quelque chose pour le nommer. Nommer, c'est reconnaître. Et la reconnaissance c'est découvrir ce dont on a fait l'expérience dans son passé intime ou dans celui du monde.* » Cette conception du théâtre résonne avec la manière dont il appréhende le sentiment amoureux : Gérard et Doreen auraient reconnu, l'un dans l'autre, leur insécurité existentielle. Dans l'histoire de ce couple sans enfant, David Geselson, lui, a perçu l'une de ses obsessions : l'héritage. « *Qu'est-ce qu'on transmet aux générations d'après ? Comment se définir comme individu et critique du monde dans lequel on est ?* » Ces questions apparaissent dès sa première pièce, *En route-Kaddish*, dans un contexte qui révèle plus directement leur dimension politique : comment, en tant qu'héritier d'une histoire familiale lacérée par le génocide nazi et ravivée par un dessein israélien, se débrouiller avec la colonisation ?

Apprendre à perdre son temps

« *Parler de l'intimité d'André Gorz, c'est super. Mais si tu n'abordes pas son combat politique, tu as tout raté.* » Alors, David Geselson a rapiné dans ses essais sur l'écologie, la décroissance et les mutations du travail, ou encore dans les échanges de Gorz avec Ivan Illich et Paul Virilio. Jusqu'à nourrir une vision composite du couple, somme toute traditionnel. « *Gérard et Doreen dépendent l'un de l'autre de manière fusionnelle et créent une cellule familiale à deux. André Gorz était contre l'institution. Il refusait le principe même du tiers. Dans ses derniers écrits, il s'intéresse aux principes d'autogestion et d'autonomie des individus en dehors des systèmes à grande échelle. Ça me bouleverse : voilà quelqu'un qui, entre son intimité et ses convictions politiques, construit un terrain de communication.* » Dès la fin des années 1980, André Gorz présage la « barbarie » du monde capitaliste et préconise de sortir du culte de la production et de la consommation. Doreen, elle, empêche son mari de sombrer dans la doctrine et la noirceur en lui opposant « *une chose simple, droite, claire, qui s'appelle "je t'aime"* ». Leur couple incarne autant un acte de résistance politique qu'un refuge vital. « *En vrai, c'est une idée complètement old school* » sourit Geselson, mais pas si facile à assumer dans « *une société qui cultive la mort* » et convertit les relations humaines en produit commercial 2.0. « *André Gorz dit qu'il faut consacrer du temps à ne rien produire. C'est nécessaire pour faire apparaître des choses qu'on ne soupçonnait pas... C'est là qu'il est précurseur.* » Pour sa part, c'est pendant une période de chômage « *bien galère* » que l'auteur et metteur en scène s'est réellement formé, hors de sa région parisienne natale. Son séjour en Angleterre puis au Japon, sa rencontre avec la compagnie londonienne Complicite et la découverte du collectif Tg Stan, en bref, ses « *années d'errance* » le marquent davantage que l'enseignement académique. « *Ce vide, il faut le revendiquer très violemment. On remplit l'espace, le temps, les magasins et les maisons. Il faut toujours avoir un truc à lire ou à regarder, à faire ou à manger. C'est terrorisant !* » À ce titre, les perspectives concrètes ouvertes par André Gorz, comme le salaire universel et le partage du temps de travail, captent son attention. « *On ne peut pas continuer à faire croire que tout le monde peut travailler 35 heures par semaine, c'est techniquement impossible,* rebondit-il en cette veille de primaire de la droite. *Autrefois, on travaillait juste assez pour assurer sa survie. Aujourd'hui, on ne produit rien de ce que l'on consomme et ne consomme plus rien de ce que l'on produit, le travail ne fait aucun sens.* » La discussion s'achève par une référence à l'œuvre de Chris Marker, qui lui a permis d'écrire toute une séquence de Doreen. Un fond d'air rouge qui détonne agréablement avec le « chic dégueulasse » ambiant •

Orianne Hidalgo-Laurier

> ***Doreen*** a été créée du 3 au 5 novembre au Théâtre de Vanves et présentée du 8 au 16 décembre au Théâtre Garonne, Toulouse. **Tournée :** du 10 au 12 janvier au Théâtre de Lorient ; du 28 février au 4 mars au Lieu unique, Nantes ; du 8 mars au 24 mars au Théâtre de la Bastille, Paris

> ***En route-Kaddish,*** les 23 et 24 mai à l'Apostrophe, Cergy-Pontoise

Il faut toujours avoir un truc à lire ou à regarder, à faire ou à manger. C'est terrorisant !